

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime REYMOND

Des raisons pour les catholiques de
se réjouir de l'heure présente
(Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 129-139

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Des raisons pour les catholiques

DE SE

réjouir de l'heure présente

(Suite)

Regardons maintenant hors de France et hors d'Allemagne.

Il est de mode de mépriser les nations latines. Peut-on compter comme catholique le Portugal, où le libéralisme et le joséphisme règnent en maître depuis plus d'un siècle, et où l'Etat vit misérablement de subsides déguisés de l'Angleterre ? Je ne ferai pas beaucoup de difficultés d'admettre le déclin de l'Espagne. Mais le catholicisme n'y est pour rien. Sans doute, ce pays a conservé et même amplifié toutes les cérémonies du culte. Mais il a méconnu le sens intérieur de notre religion. Gangrené par l'or des colonies, ébloui par la gloire militaire, il a fait fi de la loi chrétienne du travail. Maîtrisé par le roi qui se constituait pape et ne voulait pas qu'on touchât à l'état de choses admis par lui, le haut clergé espagnol n'a pas eu assez d'énergie pour s'élever contre le luxe et l'oisiveté, et empêcher que la religion ne se transforme en religiosité. Nous voyons aujourd'hui les fruits de cette faiblesse : l'ignorance, la superstition et la paresse. Mais ces défauts qui pèsent lourdement sur l'Espagne actuelle, ne sont pas imputables au catholicisme. Celui-ci est semblable à la sentinelle bardée de fer qui gardait le camp du Campéador. Quand l'homme était sous l'armure, le camp était bien gardé. Seule, vidée, l'armure pouvait

encore impressionner quelque temps le timide et l'ignorant ; mais sa valeur défensive devenait nulle si l'on s'apercevait qu'il n'y avait rien dedans. L'Espagne est un peu comparable au camp du Campéador. Elle a gardé toute l'enveloppe du catholicisme; elle a même couvert l'armure de pierres. Seulement l'âme fait trop souvent défaut. Et encore ici, convient-il de ne pas exagérer. Un mouvement de véritable renaissance catholique se fait aussi sentir en Espagne. L'influence d'un Donoso Cortès a peut-être été faible, mais plus profonde a été celle de l'écrivain don Sarda y Salvagny, et il existe en Espagne, en dehors des partis politiques, un groupement semblable au groupement français du *Sillon*, disposant lui aussi d'un journal démocratique chrétien.

Parlerai-je de l'Italie ! Malgré l'offense faite au Saint-Siège le 20 septembre 1870, l'Italie n'a pas apostasié, et une nation qui empêche son gouvernement d'introduire le divorce a encore quelque vitalité catholique. Eloignés pour un temps de l'action politique, les catholiques italiens se vouent à l'action sociale, et ont des œuvres plaisantes. Il y a encore quelques tâtonnements. Les erreurs de Romolo Murri d'une part, de Fogazzaro de l'autre, témoignent que l'unité n'est pas encore absolue, et que des chimères se mêlent aux meilleurs projets. Mais ce sont là des accidents. Le temps suit son cours, et le progrès avec lui. Il y a quelques jours, à Fribourg et à Lausanne, M. le colonel Repond marquait très judicieusement les étapes de la renaissance catholique italienne qui se poursuit sous la direction clairvoyante et ferme de Pie X.

La race latine et catholique a encore d'autres succès à son actif. Au Brésil, la séparation a coïncidé il y a quinze ans avec une réforme du clergé, et les résultats ont été tels que nous avons vu l'année dernière le gouvernement de Rio de Janeiro insister — malgré la séparation — auprès du Pape pour qu'il nomme un cardinal brésilien. Les deux

Etats les plus prospères de l'Amérique sont le Canada au nord et le Chili au sud, tous deux gouvernés par des catholiques. C'est le Chili qui le premier vient de réaliser les projets du tsar en décidant le désarmement.

Si nous passons à d'autres races, les raisons de nous réjouir ne sont pas moins grandes. Le Japon s'ouvre à l'influence catholique et du consentement du gouvernement, les Jésuites vont ouvrir une Université à Folcio. En Chine, malgré des émeutes diverses, les progrès du catholicisme sont continuels. Aux Etats-Unis, nous admirons une vie catholique déjà si puissante et si exubérante que nous oublions que nous n'en voyons que le début. La semaine dernière encore, une statistique établissait qu'en 1906 seulement, les catholiques américains avaient érigé 1200 églises nouvelles. Les statistiques comptent 12 millions de catholiques, et quels catholiques ! Il faut lire, pour être édifié, le livre récent de l'abbé Klein au *Pays de la Vie intense*. Voici par exemple, ce que dit l'auteur de l'une des paroisses de Boston :

« Notre-Dame du Perpétuel-Secours compte dans les 11000 paroissiens. Je demande combien, là-dessus, font leurs Pâques. Le Rédemptoriste qui me reçoit me répond avec étonnement que tout le monde les fait, à part des exceptions infiniment rares ; et il ajoute que les sacrements sont même unanimement fréquentés à la Pentecôte, à Noël et à la Saint-Patrick. La plupart se confessent et communient, en moyenne, une fois le mois : et l'on est obligé de consacrer aux hommes, aux femmes, aux jeunes filles, aux garçons, des dimanches particuliers, pour rendre le ministère des prêtres un peu moins fatigant. Nous sommes le 3 septembre. Le lendemain premier vendredi du mois, on compte un 1500 à 2000 communions. »

M. Klein visite en détail les oeuvres de cette paroisse, et je tiens à répéter ce qu'il en dit :

« Chaque fidèle est atteint par l'une ou par l'autre des six associations où se groupe la paroisse. Il y en a deux pour les enfants au dessous de douze et seize ans, une pour les jeunes gens et une pour les jeunes filles au delà de cet âge, une pour les hommes mariés et une pour les mères de famille. Comme on possède la liste exacte de tous les paroissiens, si quelqu'un restait en dehors de cette organisation ou manquait la messe du dimanche, les prêtres s'en apercevraient, iraient le voir et essaieraient de le remettre sur le bon chemin.

« L'école catholique qui a, comme professeur, un laïque et trente sœurs de Notre-Dame, reçoit 891 garçons et 967 filles : trois ou quatre cents enfants fréquentent l'école publique mais font partie des associations au même titre que les 1500 autres.

« Les édifices paroissiaux, tous groupés en un bloc, forment une sorte de cité qui ne laisse pas d'être imposante avec sa grande et belle église, son presbytère et son école, ses cercles. Il y règne un confort parfait, une forte de luxe simple et solide qui, sans recherche excessive d'élégance ni rien d'efféminé, respire la dignité, l'aisance, la joie. Partout l'électricité, le chauffage à la vapeur d'eau. L'amphithéâtre où se donnent les conférences et les représentations, les salles de club, la bibliothèque, l'installation des jeux, de la gymnastique, des douches, sont vraiment splendides, et je comprends qu'on aime à les fréquenter... L'ensemble n'a pas coûté moins de cinq millions de francs, et tout cela a été fait en trente années seulement. Or, il n'y a que onze mille habitants dans la paroisse, et ce n'est pas un quartier riche. Tout a été payé par de petites offrandes. On voit ce que cela représente de sacrifices et de générosités; mais aussi on devine combien un tel peuple — à qui du reste l'on rend compte de l'emploi de ses deniers — est attaché à cette église, à cette école, qu'il a décidées et qu'il a payées, à cette religion qu'il soutient lui-même. »

Et ce que l'abbé Klein a vu à Boston, il l'a vu à Washington, à New-York et dans des paroisses plus petites. Partout il a vu des paroisses florissantes, une vie intense, et certes les exemples qui nous viennent des Etats-Unis sont, eux aussi, propres à nous reconforter et à nous réjouir.

Mais revenons plus près de nous en Europe, et regardons encore si notre vieille civilisation ne nous donne pas d'autres exemples propres à ne pas nous faire rougir des récits qui nous parviennent du Nouveau-Monde.

Hier encore, le joséphisme régnait en maître en Hongrie. Aujourd'hui, depuis une année, des représentants du parti populaire catholique participent au gouvernement. En Autriche, le bourgmestre de Vienne, le D^r Lueger, a transformé la mentalité de la capitale, et il a fait triompher dans l'administration les principes de la démocratie chrétienne. En Hollande, les catholiques prennent une part de plus en plus grande à la vie publique, et ils comptent des notabilités respectées de tous.

S'il fut un pays où le catholicisme fut soumis, c'est bien l'Angleterre il y a un siècle. Vous connaissez tous les efforts surhumains et glorieux que fit O'Connell pour arracher du Parlement britannique quelques libertés en faveur des catholiques. Vous n'avez pas oublié que la dépouille mortelle du cardinal Wisemann fut insultée dans les rues de Londres. Depuis ce moment douloureux, que d'étapes ont été parcourues, sous l'impulsion de Newman et de Manning, ces deux grandes figures du catholicisme anglais au 19^e siècle. Chaque année, les catholiques britanniques enregistrent les conversions par milliers, leur influence s'accroît dans la vie civile, les savants catholiques anglais sont au premier rang, et l'Eglise protestante anglicane elle-même tend de plus en plus à se rapprocher de l'Eglise catholique universelle. Certes, on ne peut nier que l'Angleterre, comme les Etats-Unis, ne soit un pays très prospère,

et lorsqu'on voit notre religion y faire de tels progrès, on a le droit d'être fiers, de regarder l'avenir sans crainte.

Plus près encore, dans un pays qui par divers côtés se rapproche singulièrement du nôtre, la Belgique est aujourd'hui l'une des nations les plus florissantes et les plus riches de l'Europe. Les catholiques, qui y disposent depuis vingt-trois ans du gouvernement, ont pu grâce à leur admirable organisation, à leur persévérance, à leur merveilleuse compréhension des besoins contemporains, créer des œuvres sociales qui ont triomphé de l'organisation pourtant habile et puissante des socialistes. En vérité, plus nous regardons, plus l'heure actuelle nous montre des raisons sérieuses de nous réjouir.

Ces raisons seront plus grandes encore si, après avoir examiné chaque pays en particulier, nous considérons l'ensemble. Il y a un peu plus d'un siècle, en 1799, lorsque Pie VI mourut en exil, dans une indifférence complète, on se demanda s'il aurait un successeur, tellement l'utilité de la Papauté paraissait douteuse. Pie VII vint et après avoir conclu le Concordat avec Napoléon 1^{er} sut résister au puissant empereur. Pie VIII et Léon XII ne firent que passer sur le trône pontifical. Mais la papauté reprit son ascendant avec Grégoire XVI, et vous connaissez trop l'histoire des pontificats de Pie IX et de Léon XIII pour que j'aie besoin d'insister. Léon XIII a rédigé la Constitution chrétienne de la société pour le vingtième siècle. Chacune de ses paroles était écoutée avec attention, même par les incroyants, et le monde entier a suivi avec un intérêt puissant sa belle agonie. Aujourd'hui, il suffit d'un seul mot du Pape Pie X pour annuler pratiquement les décisions du Parlement français. En dehors même des milieux catholiques, la Papauté est redevenue la plus grande autorité morale qui existe. L'empereur d'Allemagne et le roi d'Angleterre lui rendent cet hommage.

Alors que la religion protestante s'effrite de plus en plus en d'innombrables sectes — et la séparation de l'Eglise et de l'Etat ne fera qu'accroître cet effritement — l'Eglise catholique demeure debout, formant un bloc doctrinal et un bloc ecclésiastique inébranlable. Si vous comparez une carte

de la fin du XVI^e siècle avec une carte géographique actuelle, vous verrez qu'après le déchirement de la Réforme, le protestantisme n'a gagné aucun pays catholique. Le catholicisme a repris au contraire possession de terrains qu'il avait perdus, et la plupart de ceux qui abandonnent notre loi ne vont pas au protestantisme, mais à la libre pensée. Et même, de plus en plus, l'Eglise catholique apparaît comme le rempart le plus solide contre la libre pensée.

Ce sont là des progrès indéniables, et si nous en recherchons les causes, nous trouverons de nouvelles raisons de nous réjouir.

La doctrine même du christianisme pénètre plus profondément dans les masses. On a, de la religion, une conception plus élevée. Elle apparaît davantage non plus seulement comme un ensemble de rites et un acte de foi, mais comme une règle de vie. Et ceux-là mêmes qui rejettent l'Eglise comme un tuteur gênant ne laissent pas que d'être pénétrés de son enseignement. Où donc les pacifistes et les mutualistes, par exemple, trouvent-ils la source de leurs doctrines, si ce n'est dans l'Evangile du Christ ? Le respect de la femme et la reconnaissance de ses droits civils ont

même leur origine dans le droit de l'Eglise. Où donc a pris naissance le mouvement en faveur de l'amélioration de la classe ouvrière, de l'abaissement des barrières qui existent entre le riche et le pauvre si ce n'est dans la doctrine même de l'Eglise ?

Si la morale de l'Eglise pénètre davantage les masses — en dépit d'apparences contraires et des fautes individuelles — les travaux des savants catholiques ont démontré qu'il n'y avait aucun désaccord sérieux entre la science

et la foi, et que l'on pouvait être un bon catholique en même temps qu'un grand savant. Faut-il rappeler les travaux de Pasteur, de Branly, l'inventeur de la télégraphie sans fils, de Röntgen dont la découverte des rayons X a transformé les sciences médicales et chirurgicales ? Ce sont là des savants catholiques. Et je pourrais citer de nombreux exemples démontrant que la fidélité et la soumission à l'Eglise ne sont nullement incompatibles avec la libre recherche scientifique. Sans doute, des ignorants le contestent, mais laissez-les dire. Ceux qui étudient le savent, et c'est ainsi que peu à peu, dans le monde intellectuel, bien des préjugés s'évanouissent.

En même temps qu'elle est plus solide, la science catholique a davantage conscience d'elle-même. « Il y a aujourd'hui une pensée catholique, écrit M. Godefroid Kurth dans son livre *L'Eglise aux tournants de l'histoire* ; elle mesure toutes les idées à la mesure de la vérité chrétienne, les condamne si elles la combattent, les accueille si elles ne lui sont pas hostiles. Il n'est plus un sophisme victorieux auquel elle n'oppose son intrépide contradictoire. Dans la sociologie, dans la science, dans l'art, dans toutes les manifestations de la vie intellectuelle et morale des peuples, la pensée catholique s'affirme avec une force et une énergie croissantes. On ne la réfute pas, parce qu'elle est irréfutable. On ne la combat que par la conspiration du silence. »

Mais vous n'ignorez pas cette parole de saint Paul : Si vous savez toutes choses et que vous n'avez pas la charité, vous serez comme une cymbale retentissante. Aussi le doux saint François d'Assise ne demandait-il à ses disciples aucune science mais seulement la paix et la charité. C'est ce que l'Eglise a très bien mis en pratique. Elle ne dédaigne pas la science et ce que je viens de dire le prouve. Elle ordonne à ses prêtres de fortes études. Seulement, la science n'est pour l'Eglise qu'une chose secondaire. L'essentiel, c'est une vie morale sans reproche. Cette vie morale peut être

obtenue sans science, ne peut pas l'être sans la charité et la justice.

Aussi est-ce la charité et la justice que l'Eglise recommande par dessus tout. Elle l'a prouvé au cours des âges en protégeant les faibles et les opprimés avec une sollicitude inlassable, et lorsque, il y a un peu plus d'un demi siècle, les erreurs du libéralisme économique et l'avidité des capitalistes, eurent réduit l'ouvrier à une nouvelle servitude, ce fut l'Eglise qui se leva pour défendre les parias de la société moderne, ceux dont le gîte n'était plus assuré, ceux que la vieillesse et la maladie pouvaient prendre au dépourvu et jeter dans la misère. Lisez l'histoire du siècle expiré, et vous verrez que de Lamennais à Ketteler et à Léon XIII, l'Eglise ne cesse d'élever une voix qui se fait de plus en plus pressante.

Et c'est là un nouvel et dernier motif de joie. L'Eglise qui au dix-huitième siècle n'avait pas montré suffisamment d'énergie pour lutter contre les erreurs libérales, l'absolutisme et le luxe de la classe riche, s'est complètement ressaisie, et se retrempe dans ses origines, dans les doctrines de Grégoire V, de saint François d'Assise comme aussi de saint Thomas d'Aquin, a rappelé au monde les doctrines chrétiennes sur l'usage de la richesse et sur l'éminente dignité du pauvre.

« L'Eglise, dit encore M. Godefroid Kurth, laisse les morts ensevelir leurs morts et elle conclut un pacte avec les forces vitales du vingtième siècle. Elle apporte un programme à ces masses populaires qui se lèvent et qui cherchent leur voie. Ce programme, dont l'encyclique *Rerum Novarum* nous formule les principes, ce n'est pas celui de la Révolution, c'est celui de l'Evangile, c'est celui de saint Thomas d'Aquin. C'est le royaume de Dieu ouvert à tous, où rien n'est donné à la naissance, ni à l'argent, mais tout au mérite et à la vertu ; c'est la démocratie évangélique bâtie sur les pauvres et réalisant la loi de justice et de

fraternité dans une application toujours plus large du grand commandement nouveau. »

Et regardez, Messieurs, si en France pour diverses raisons, la voix de l'Eglise n'arrive encore que faiblement jusqu'à la porte, elle est entendue, elle est connue, elle est aimée en Allemagne. Le socialisme peut avoir prise sur les ouvriers et les petits bourgeois protestants d'Outre-Rhin. Mais aux dernières élections au Reichstag, vous avez vu les mineurs catholiques de la Westphalie tendre la main aux paysans de la Bavière et nommer des députés du Centre.

Ayons donc confiance, Messieurs, non seulement dans la justice de notre cause et l'excellence de notre foi, mais aussi dans son efficacité et dans ses succès. Sans doute, à chaque génération, l'Eglise doit recommencer le travail de formation religieuse et morale. Mais à chaque génération aussi la croyance se développe et s'épure. Nous pouvons sans rougir de notre temps considérer les siècles écoulés, et sans crainte aucune, nous pouvons envisager l'avenir. « L'âme humaine est naturellement chrétienne ; tout ce qu'il y a en elle d'élevé et de grand est orienté sur l'Évangile. Et la société elle-même, par un sûr instinct, gravite dans la direction de Jésus-Christ chaque fois qu'elle obéit aux lois naturelles de la conservation. Laissez faire l'esprit du mal : c'est lui-même qui se chargera de précipiter les événements, en hâtant l'arrivée du jour où l'humanité n'aura plus le choix qu'entre la civilisation catholique et l'anarchie révolutionnaire. Ce jour là, le choix sera bientôt fait. »

Ayons confiance. C'est avec une complète sérénité que nous pouvons envisager les épreuves de notre temps. Certains que l'appui que nous avons choisi, l'Eglise, reste inébranlable, assurés des promesses éternelles, nous n'avons qu'à les mériter par une pratique scrupuleuse de la morale chrétienne dans notre vie privée comme dans notre vie publique.

Que notre conduite personnelle prouve l'efficacité de notre foi, et nous aurons par là aidé au triomphe de la vérité et de l'amour.

Maxime REYMOND